

LE CHARME DISCRET D'UN GRAND ROMANISTE :



JAROSLAV FRYČER
(* 1932 – † 2006)

Il n'est pas si facile de tracer un portrait intime, vivant, personnel de Jaroslav Fryčer. Car l'homme était complexe. Mais son image demeure assurément vivace auprès de ceux qui ont eu l'agrément de le côtoyer.

Il serait peut-être plus aisé, paradoxalement, d'évoquer le savant et le lettré. Car il avait ces deux qualités au plus haut point.

Mais on s'accordera sans difficulté pour reconnaître qu'il a eu le mérite de maintenir en très bon état la romanistique et la recherche littéraire, dans son ensemble, à un moment particulièrement délicat dans l'histoire de son pays, c'est-à-dire dans les années 1980-2000.

Mais essayons quelques croquis, quelques mises au point.

Il n'était pas facile, à l'origine, de le rencontrer. Brno était si loin de Prague, à tous égards ! Aussi l'ai-je d'abord croisé à la Bibliothèque Nationale de Paris, rue de Richelieu. Contact formel, méfiant même, spécialisé et cloisonné : le 19^e siècle était son domaine ; il n'en voulait guère sortir ; il le connaissait admirablement et s'y cantonnait avec délices. Il avait, à cette époque du moins, une manie : les petits romantiques, les marginaux du 19^e siècle français : Forneret, Aloysius Bertrand, Maurice de Guérin, Nerval, et quelques autres.

Lorsque le cours politique a changé dans son pays comme dans toute l'Europe centrale, Fryčer a commencé à donner de la voix et à se manifester plus publiquement.

En automne 1990, Fryčer est venu, avec J. Šrámek, à Dijon pour essayer de retisser des liens intellectuels distendus avec l'Université de Bourgogne, là où Beneš avait soutenu son doctorat. Où persistait aussi l'existence d'un groupe de lycéens tchèques, internés, si l'on ose dire, au Lycée Carnot. Et l'on avait fait ensemble un pèlerinage à Darney, dans les Vosges, là où a été proclamée l'indépendance tchèque en 1918.

En 1995 Fryčer a contribué, avec J. Šrámek, derechef, avec V. Jamek, et quelques philosophes moraves à une journée d'étude sur « les échanges intellectuels franco-tchèques » (68 pages de textes publiés par l'Université Masaryk en 1996).

En 1996, notre homme a été professeur invité pour un mois à l'Université de Bourgogne. L'auteur de ces lignes se souvient fort bien des brillants cours magistraux sur la nouvelle française et la nouvelle littérature tchèque des années 1880-1920. Comme les textes originaux manquaient aux étudiants bourguignons

J. Fryčer avait pris la peine de venir avec ses propres livres et il avait traduit, élégamment et soigneusement, Šalda, Čapek, Seifert, Hašek, et quelques autres.

De 1996 à 1998 J. Fryčer a été professeur associé de tchèque à la Sorbonne. C'est à lui que l'on doit le maintien d'un enseignement de littérature tchèque dans cette université ; il y a préparé et formé la relève française actuelle.

Ensuite, rentré dans son pays, J. Fryčer a par diverses voies œuvré au renouveau des études littéraires françaises, non seulement à Brno, mais plus particulièrement à l'Université de Bohême du Sud (České Budějovice).

Il s'absorbait totalement dans sa nouvelle mission, au point qu'on le voyait moins en France ; mais il donnait aussi l'impression de regarder de plus haut le nouveau cours des choses. Il n'était, certes pas le seul, mais il avait gagné avec quelques uns de ses compatriotes l'aura d'un grand témoin, d'un relais incontournable entre trois ou quatre ères : la Tchécoslovaquie indépendante de l'entre deux guerres, le pays asservi, puis la République tchèque d'après la disjonction.

Jaroslav Fryčer n'a pas énormément écrit, ni beaucoup traduit. Les questions de gestion ou d'administration lui déplaisaient, je crois. Mais c'était un pédagogue hors-pair. Aussi a-t-il eu d'excellents disciples, forgé ou relancé plusieurs carrières par l'effet de son goût littéraire communicatif et aussi grâce à un humour qui pouvait devenir très caustique.

Notre ami se sentirait probablement très mal à l'époque actuelle qui veut que les études littéraires sachent se vendre, que les enseignants se fassent batteurs d'estrade. Notre cher professeur se voulait légèrement décalé et sciemment anachronique. Ce n'est point ici une pointe de critique. Au contraire il était pour beaucoup une sorte de point fixe, un repère « *ne varietur* ». Avec le recul et les anniversaires, sa disparition nous remplit de nostalgie. Et de regrets. Les regrets du bon vieux temps, la nostalgie des certitudes envolées, la conscience du métier et de la belle ouvrage.

Francis CLAUDON
Université Paris – Est/Universität zu Wien